

*« On peut affirmer avec certitude qu'aucun homme ne choisit le mal parce qu'il est mal ; il ne le prend que pour le bonheur, le bien qu'il recherche. Et le désir de rectifier ces erreurs, est la noble ambition d'un entendement éclairé, l'élan des sentiments que la philosophie revigore. »*

Imaginons un voleur, quelqu'un qui cambriole des maisons pour accéder à une certaine richesse, à certains objets de valeurs financières, ou peut-être imaginons un pick-pocket, qui fait les poches des personnes aisées dans les foules. Ce voleur agit en mal, il fait du mal, aux autres, leurs dérobent leurs propriétés, leurs dû, mais ce voleur se fait aussi du mal à lui-même, il risque la prison par exemple. Pourquoi agit-il donc ainsi ? Socrate, père de la philosophie occidentale dirait que c'est tout simplement car il, comme chaque être humain, il est à la recherche du bien, de son bien, voire bien-être. Il vole, car il croit ainsi atteindre le bien, il ne fait pas le mal pour le plaisir de faire le mal, mais par ignorance. « Nul ne fait le mal volontairement » conclut Socrate. Nul ne fait le mal pour le mal, le voleur croit uniquement qu'il peut accéder à son bien-être en faisant le mal. Une histoire similaire est retrouvée chez Platon avec le mythe de l'anneau de Sisyphé. Un berger, nommé Sisyphé, trouve un anneau d'invisibilité et l'utilise pour faire le mal, il séduit la reine et tue le roi pour prendre sa place, en espérant accéder au bonheur. Augustin fera remarquer plus tard que même les voleurs ont entre eux la charité. Nul homme n'est donc profondément mauvais. Le mal apparaît quand les hommes utilisent de mauvais moyen pour accéder au bien qu'il recherche. Ils confondent le but avec le moyen. Le but étant le bonheur, le plaisir, son propre bien et le moyen (ici) le vol et le meurtre.

Hannah Arendt va même jusqu'à parler de la « banalité du mal », seul le bien est radical pour elle. Le mal naît de ce qu'elle appelle la « schieren Gedankenlosigkeit », c'est-à-dire quand l'homme ne pense pas : un être humain ne réfléchissant pas à ses actions fait le mal. Seul le bien est radical, car choisi profondément par soi. Je choisis de faire le bien, le bien est un engagement, Je ne choisis pas de faire le mal, Je fais le mal car Je ne pense pas. Hannah Arendt développa cette théorie suite au procès d'Eichmann à Jérusalem. Elle était tellement éffarée par le semblant de manque de conscience, ou de propre pensées d'Eichmann qu'elle est arrivée à la conclusion que le mal venait donc de cette absence de propre pensées. Or il a été découvert que Eichmann n'était pas autant sans propre pensées qu'il ne le laissait croire. Il n'aurait joué qu'un rôle à la perfection, il aurait laissé croire n'être qu'un employé de bureau qui ne réfléchit pas plus loin que le bout de son nez, et obéit à l'Etat, car il s'agit de son devoir de citoyen. En réalité, il aurait été un véritable nazi, convaincu de son idéologie au plus profond de son être. Le mal est-il donc réellement « banal » ? Oui commis par erreur ? Il paraît difficile d'excuser les crimes nazis en disant que l'homme fait mal en recherchant le bonheur. Les nazis cherchaient-ils le bonheur en commettant un génocide ? D'un certain côté, oui. Il croyait profondément qu'ils étaient une race supérieure et que tous les maux du monde venait de la « race juive ». En commettant le mal, ils recherchaient le bonheur. Mais un génocide d'une telle ampleur peut-il être ramené qu'à une « erreur » que l'on peut rectifier ? Peut-on redonner vie aux millions de morts et victimes de la Shoah ? « Errare humanum est » l'erreur est humaine dit-on, mais il paraît dur de ramener à une erreur humaine des crimes de guerre. Dire que l'on peut rectifier, ou que l'on peut désirer réparer, toutes erreurs car le mal ne vient que de l'ignorance semble effacer la douleur des victimes de ces mêmes erreurs. Le mal est-il donc vraiment qu'une « erreur » ? Un « oups » ? « Oups, désolé, nous avons commis un génocide en recherchant le bien. Désolé hein, sans rancune ? » C'est inimaginable, non ?

Si l'on considère le mal comme une erreur, on peut le diviser en au moins deux catégories : les erreurs volontaires et les erreurs involontaires : Les erreurs involontaires, ou le mal involontaire vient de l'ignorance, ou de cette « gedankenlosigkeit » dont parle Hannah Arendt. C'est un mal que l'on pourrait quasiment nommé « innocent ». Comme un enfant qui n'a pas ou pas encore conscience des erreurs qu'il commet, du mal qu'il cause. Par exemple, un enfant qui se moque d'un autre sans se rendre compte des effets que cela peut avoir sur lui. Ce mal-là est rarement choisi, peut-être part-il même d'une bonne intention. « L'enfer est pavé de bonnes intentions » comme dirait Victor Hugo. On essaye d'aider un autre, mais on ne finit que par empirer la situation sans s'en rendre compte. Le mal, dans les conséquences est donc commis ici par véritable erreur, issu de l'ignorance des conséquences, de l'impact ou importance d'une

action, ou de la situation initiale. On croyait bien faire, ou l'on n'a tout simplement pas réfléchi plus loin que le bout de son nez, on n'a pas vu la globalité des conséquences ou répercussion de ses actions et le mal est arrivé dans le monde par inadvertance.

Les erreurs volontaire, ce qui peut être vu comme oxymore, sont quant-à elles véritablement, choisies, planifiées et réalisées en toute conscience, pleine est entière. Comme la torture par exemple, on ne peut pas dire que l'on torture un être humain sans s'en rendre compte. On sait ce que l'on fait. Personne ne dira jamais « Désolé, je t'ai coupé un bras » et contrairement aux Monty Pythons personne ne répondra « Ah c'est rien qu'une égratignure ». Peut-être qu'un « soldat » peut torturer un « terroriste » en croyant à un bien supérieur, ici sans doute la protection d'une nation, et ce mal est donc à la recherche d'un bien et non car le soldat est mal, mais cela reste un mal volontaire. Le soldat sait qu'il torture un être vivant, un être humain même. Il ne peut ignorer son acte, il sait les conséquences que cela va avoir, mais il le fait tout de même, il croit agir en bien, « la fin justifie les moyens ».

La grande différence entre les erreurs volontaires et involontaires et donc la conscience des actes. L'erreur involontaire n'a pas conscience de commettre le mal, l'erreur volontaire sait qu'elle commet un mal, mais croit le faire au nom d'un bien supérieur, la barbarie nazie appartient à cette dernière. Il savait qu'il commettait un génocide, et torturaient des être humains, mais le faisait au nom d'un bien supérieur, de leur idéologie. La quasi totalité des souffrances humains sont dans tous les cas dû à des actions d'autres hommes, des erreurs volontaires et involontaires. « Errare humanum est », certes, mais « perseverare diabolicum ». L'erreur est humaine, mais il est diabolique d'y persévérer. Refuser de reconnaître ses torts, ses erreurs, le mal qu'on a commis. N'est-ce pas là que réside le véritable mal ? Mais pourquoi ne reconnaît-on pas ses erreurs ?

Dans le roman allemand « der Vorleser », le narrateur Michael est confronté au procès de son ancienne amante Hanna. Hanna travaillait en tant que surveillante dans un camp de concentration pour femmes près de Auschwitz, et était avec d'autres femmes responsable de choisir chaque semaines 60 femmes qui étaient envoyées à la mort certaine, vers Auschwitz. Mais lors de son procès, Michael se rend compte que Hanna ne comprend pas ce qu'elle a fait de mal, elle ne semble n'avoir aucune conscience morale, elle n'agissait que en fonction des ordres, elle croyait bien faire en obéissant aux ordres. Elle comprend de quoi elle est accusé, la mort des femmes à Auschwitz, elle est prête à accepter tout jugement, mais elle ne comprend pas pourquoi ce qu'elle a fait est mal, pourquoi elle aurait du agir différemment. C'est uniquement à la fin du roman, lors de son séjour en prison qu'elle s'informe sur les barbaries nazies, qu'elle lit tout ce qu'elle peut pour comprendre pourquoi elle aurait du agir différemment. Et c'est seulement ainsi qu'elle se rend compte de ses torts. Ne pas se rendre compte de ses torts ici n'est donc qu'une erreur involontaire. Le mal qu'elle a commis dans le camps de concentration est une erreur volontaire (elle savait qu'elle envoyait des gens à la mort certaine), mais ne pas se rendre compte de cela comme « mal » est une erreur involontaire. Comme un jeune enfant, elle ne s'était pas rendu compte, elle ne comprenait pas, car elle était d'une certaine façon inconsciente, ignorante et s'est uniquement en s'éduquant qu'elle est devenue consciente et a pu donc essayer, à sa manière, de rectifier ses erreurs.

Mais tout « mal » ou « erreur volontaire ou involontaire » n'essécite-t'il vraiment une reconnaissance et rectification ? Si l'on croyait bien faire, ou agir pour un bien supérieur et que l'on y croit toujours, même après cette sortie de son inconscience à travers la philosophie par exemple, doit-on rectifier ces erreurs, doit-on le désirer ? Ceci amène à la question de ce qu'est le mal, ou plutôt de qui décide ce qui est mal. Si une action est vu comme mal (volontaire ou involontaire) et que le coupable, ou responsable de ce mal se sort de son inconscience pour essayer de comprendre ce qui fait que c'est un mal, mais après énormément de temps reste toujours sur l'idée que ce qu'il ou elle a fait n'est pas un mal, doit-il ou elle rectifier son erreur, une erreur qu'il ou elle ne reconnaît pas ? Tout comme l'erreur volontaire et involontaire, il existe deux perspectives pour le « mal ». Le mal intérieur et extérieur :

Le mal intérieur est le mal de soi, la reconnaissance du mal par soi, que cela soit à priori ou à posteriori. Je me rends compte que J'ai fait le mal, ou Je sais que Je vais faire le mal avec cette action. Cette perspective intérieure du mal se montre souvent par la honte. J'ai honte de ce que J'ai fait. Le soldat de l'exemple de l'erreur volontaire par exemple sera sans doute conscient du mal qu'il a commis, à priori ou à posteriori. Il sait qu'il torture un homme et aura honte sans doute devant sa famille de raconter ce qu'il fait, ou honte vis-à-vis de lui-même. Si c'est à priori, mais que la fin justifie tout de même son acte, il torture mais avec honte, si c'est à posteriori il aura honte de ce qu'il a fait. Si c'est une erreur involontaire, une personne essayant d'empêcher une dispute, mais la provoque en faisant ainsi, par exemple aura honte en réfléchissant par après à ce qu'il a fait. En découvrant que pour lui, pour ses valeurs morales, il a fait le mal. Il a mal agi et donc a mal agi envers lui-même, envers sa morale.

Le mal extérieur est le mal vu par autrui dans l'action d'une personne. En général, c'est le mal vu par les autres, c'est-à-dire par les valeurs morales d'une société. Ce jugement est rarement à priori, mais souvent à posteriori, suite à l'action, en connaissance des conséquences de cette action. « Au village sans prétention, j'ai mauvaise réputation, que je me taise ou que je reste coït, je passe pour un je ne sais quoi. » chante George Brassens dans « la mauvaise réputation ». Cette chanson illustre le mal extérieur, racontant l'histoire d'une personne qui « ne fait pourtant de tort à personne, en suivant son chemin de petit bonhomme », « mais les braves gens n'aiment pas que l'on suive un autre route qu'eux ». En effet cette personne, dans ses propres yeux, ne fait rien de mal. Elle ne fait que suivre un chemin différent que ce que les « braves gens » pensent et cela lui vaudra de finir pendu. C'est donc un mal extérieur, car elle ne comprend pas ce qu'elle fait de mal en n'allant pas au 14 juillet, ou en laissant courir les voleurs de pommes. La chanson chantée de la perspective de cette personne avec une mauvaise réputation montre que cette personne réfléchit à ses actions et malgré tout ne les considère pas comme mauvaises, ou mal. Doit-elle donc réparer, ou désirer rectifier, des erreurs qui n'en sont pas pour elle ?

Un exemple plus concret permet peut-être de mieux comprendre. Longtemps l'avortement était interdit (et l'est encore dans de nombreux pays alors qu'il s'agit d'un droit humain d'accès à la santé et le droit de décider de son propre corps), considéré comme mal, un meurtre pour certains. Les avortements étaient donc pratiqués dans l'ombre par des « faiseuses d'ange », des femmes qui aidaient d'autres femmes à avorter. Ces faiseuses d'anges étaient parfois dénoncées, jugées à un tribunal et parfois même condamnées à mort. Pourtant elles ne considéraient pas leurs actes comme mal (ici classifié en erreur volontaire, si mal il y a), car elles agissaient en bien, elles empêchaient une souffrance humaine, elles aidaient les femmes en détresse, elles savaient ce qu'elle faisait, mais ne le considéraient pas comme meurtre, car elles aidaient des femmes en souffrance. Elles avaient souvent réfléchi à leurs actes, avaient conscience des répercussions possibles et ne le considéraient pas comme mal (mal intérieur), pourtant la société et le tribunal les condamnaient, donc leurs actions étaient jugées comme mal (mal extérieur). Le mal intérieur est donc la (re)connaissance d'une action comme mal par l'auteur de l'action et le mal extérieur est la (re)connaissance d'une action comme mal par un autre (ou les autres) que l'auteur de l'action.

Ceci amène donc à cette question : Si après un entendement éclairé un mal extérieur n'est toujours pas vu en mal intérieur, l'auteur d'une action peut-il (ou doit-il) désirer rectifier ce qui est vu comme erreur ? En justice, souvent, on punit l'homme en fonction de ses actions, peut-être aussi en fonction de ses intentions. Mais il est dur d'être certain que cette personne reconnaît, surtout comprend et veuille rectifier ses torts, bref faire pénitence. Il est clair que si une personne ne comprend pas pourquoi une telle action est mal, elle ne fera jamais pénitence, d'autant plus si elle y a réfléchi longuement. Elle peut, d'un point de vue légal, écoper d'une peine et ainsi légalement rectifier ses erreurs, mais moralement, elle ne rectifiera pas ses erreurs, ou le mal qu'elle a commis. Seul une personne reconnaissant moralement ses torts peut rectifier ces erreurs volontaire ou involontaire, seul un mal intérieur peut être désiré d'être rectifié. ET si la personne ne veut pas rectifier ses torts, peut-on lui pardonner ? Peut-on pardonner à quelqu'un qui ne reconnaît pas ses torts ?

« Mais pour pardonner, il faut que chacun reconnaisse ses torts » chante la rappeuse Keny Arkana. Il est en effet dure de pardonner quelqu'un qui ne reconnaît pas le mal qu'il a causé, que cela soit volontaire ou involontaire. Si l'un fait une erreur, mais refuse de reconnaître son tort ou ses torts, ou même les conséquences de ses actions, il ne peut pas les rectifier, mais comment un autrui peut-il alors lui pardonner ? Keny Arkana dirait que c'est dure, voir impossible. Mais n'est-ce pas là que réside la difficulté, mais aussi la beauté du pardon ?

« Père pardonne leur, car il ne savent pas ce qu'ils font » déclara Jésus. Le christiannisme a comme une de ses valeurs fondamentales le pardon et la pénitence. Chaque être humain est pêcheur, fait donc le mal, mais à le droit au pardon divin et à la pénitence. Même si l'un ne reconnaît pas ses torts, Dieu leur a déjà pardonné. Ils ont fait le mal car il ne savaient pas ce qu'ils faisaient. L'homme commet le mal par erreurs ici aussi. « Es irrt der Mensch solange er lebt » dit Dieu, dans le prologue de « Faust » de Goethe. L'homme erre/se trompe tant qu'il vit. Le mot « erreur » a d'ailleurs la même origine que le mot « errance ». Les erreurs sont commises, car l'homme est en errance, il recherche le bien et commet des erreurs. Dieu, au contraire de l'homme mortel est omniscient, Il sait donc pourquoi chacun agit ainsi, souvent par ignorance, manque de connaissance ou de conscience (même les erreurs volontaire sont issus d'une certaine forme d'ignorance). Et c'est pour cela que le Dieu chrétien pardonne d'un amour divin. Même si l'homme ou un autrui commet le mal et est incapable de reconnaître un mal extérieur en mal intérieur, il faut lui pardonner, voire même avoir pitié de lui car il ne sait pas ce qu'il fait. Dans sa bande dessinée autobiographique « la synagogue » Joan Sfar raconte comment lui-même fut mis devant ce dilemme du pardon, devant une personne qui refuse de faire pénitence. Un cimetière juif à Nice a été saccagé, les sépultures violées, un homme clamme haut et fort être le coupable de ce saccage et en est fier, mais la police refuse de l'arrêter, car il est à moitié fou. Un soir, le jeune Joan Sfar, croise cette homme seul dans une rue déserte et réfléchit alors à rendre justice lui même aux morts dont les sépultures furent violés. Mais au dernier moments, il prend pitié de cette homme et lui pardonne. Cette homme à moitié fou et tellement antisémites au points qu'il s'en prenne aux morts lui fait pitié et il lui pardonne, sans trop savoir pourquoi il lui pardonne. Cette homme ne reconnaîtra jamais ses torts et ne les rectifiera jamais.

Et si un jour, il reconnaît ses erreurs, peut-il vraiment les rectifier ? Peut-il rendre l'honneur aux morts dont il a violé la sépulture ? Et si la question n'était pas de la possibilité mais simplement du désir. Désirer réparer ses erreurs, est-ce assez pour rectifier ses erreurs ? Les erreurs ne sont pas toujours rectifiable, on ne peut pas rescusciter une personne que l'on a tuée. On ne peut pas changer le passé. Il n'est donc pas toujours possibles de rectifier ses erreurs, mais le regret que l'on ressent et le désir de rectifier lui est toujours possible. Et si ce désir est assez fort, il y a toujours un moyen de le rendre réel. Un meurtrier peut par exemple décider à aider la famille de la victime. Un ancien dealer de drogue peut aller dans des écoles pour témoigner et ainsi de suite... Et la philosophie doit et peut encourager cela, le désir, la volonté de quelqu'un de faire le bien est ambitieux, la repentance et la croyance que l'on peut faire mieux est un noble désir que la philosophie se doit d'encourager, même s'il n'est peut-être pas possible de rectifier toutes les erreurs.

Mais avant qu'arrive ce désir de rectifier ses erreurs, n'y a-t-il pas autres choses ? Une autre étapes à franchir ? Il existe ce que l'on peut appeler un deuil morale. En psychologie, le deuil se fait en 5 grandes étapes, d'abord le déni, puis la colère, la tristesse, le pardon et enfin l'acceptation/reconstruction. Imaginons donc le voleur de Socrate du début. Il a volé, c'est une erreur volontaire, d'abord un mal extérieur, qui se transforme ensuite en mal intérieur avec la prise de conscience. Cette prise de conscience de mal intérieur vient d'une prise de conscience morale, que la philosophie doit et peut accompagner, voire encourager. C'est à travers la philosophie que vient cette interiorisation de la morale et donc du mal intérieur. Mais ensuite viendra le deuil : D'abord il sera dans le déni, il essaiera de se justifier ses actions (« J'avais faim, je ne savais pas quoi faire d'autres, je n'ai tué personne,... »), puis viendra la colère, envers lui-même, envers le reste du monde, une colère probablement accompagné de honte, (« J'aurais du agir différemment, pourquoi personne ne m'a empêché d'agir,... »), ensuite la tristesse (« Comment ai-je pu faire ça, je suis lamentable, un mauvais

personne... »), après le pardon, une étape des plus compliquée, car il s'agit du pardon de soi même (« j'ai mal agis, je le reconnait, je me pardonne,... ») et enfin l'acceptation/reconstruction, le voleur accepte son erreur, la situation qui en découle et le mal qu'il a commis et ses à cette étape là que vient le désir de reconstruction, de réparer son erreur et si il est possible de le rectifier, cette étape, la dernière et finale que ce noble désir arrive et que un nouveau départ est possible.

En conclusion, le mal est une erreur, une errance de l'homme. Mais ce mal peut-être une erreur volontaire, comme involontaire. Il peut être choisi au nom d'un plus grand bien, ou bien être commis par inadvertance, par ignorance. Mais les auteurs de ces erreurs ne désire pas toujours les rectifier, car le mal, ou les erreurs ne sont pas toujours vu comme mal, elles peuvent être vu comme mal par autrui, un mal extérieur, mais seul un mal intérieur, c'est-à-dire la reconnaissance du mal par l'auteur de l'action peut mener au désir de rectifier ces erreurs. Et c'est un long cheminement, car il commence par une prise de conscience morale, possible par le questionnement philosophique, passe par un deuil moral, notamment le pardon, de soi, se pardonner à soi-même ses erreurs afin d'avancer, et fini par l'acceptation et le désir de reconstruction et donc de rectifier ses erreurs.